Blanche Lamontagne-Beauregard

Quatre récits

La Maisonnette sur la colline – La Mesure de blé

Lucie l'aveugle – Vaisseau fantôme

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Blanche Lamontagne-Beauregard (1889-1958)

La Maisonnette sur la colline

Je sais une maisonnette, là-bas, sur la colline.

L'ombre des peupliers la recouvre, la paix l'enveloppe, le silence l'entoure, et le bonheur la remplit... Elle est un nid humain à l'abri des souffles terrestres. Elle donne l'idée de la douceur et de l'amour. Un homme, une femme et des enfants l'habitent. Je ne la revois jamais sans songer à leur histoire simple et belle, une histoire de colon, comme il y en a beaucoup dans notre pays, mais que nous n'avons jamais remarquées, une histoire d'habitant qui devrait être écrite en lettres d'or sur les murs de nos écoles, et que nos enfants devraient apprendre par cœur. C'est une histoire humble et sublime, inconnue et vivante, une histoire inépuisable de grandeur et de fécondité, c'est l'histoire des histoires : une vie de défricheur.

Je sais une maisonnette, là-bas, sur la colline... L'homme et la femme qui l'habitent étaient autrefois un jeune homme et une jeune fille qui s'aimaient. Nés tous deux de parents pauvres, ils n'avaient aucun avoir ni l'un ni l'autre. Mais ils s'aimaient. Ils s'étaient vus dans les champs, par les jours de moissons : leurs yeux s'étaient rencontrés et leurs cœurs s'étaient compris. Ils se promirent de s'aimer toujours. Que ne possède-t-on pas quand on aime ? Que n'entreprend-on pas par l'amour ? Ils se marièrent et firent des noces. Je m'étais cachée parmi les invités pour regarder danser, mais je ne regardais pas la danse. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce jeune couple qui était presque un couple d'enfants. « Que vont-ils devenir ? Comment vont-ils faire pour vivre ? » me disais-je intérieurement. J'étais joyeuse et inquiète devant eux. J'entendis quelqu'un dire : « C'est une fille hardie ; il n'a pas même une terre en bois debout ! » Et je les plaignais, je croyais qu'ils allaient beaucoup pâtir, que la misère viendrait frapper à leur porte, et je tremblais à les voir si frêles et si jeunes. Mais je n'avais pas vu la flamme de leurs yeux, et deviné le rêve de leurs âmes. Je ne savais pas que la sainte ambition des ancêtres devait renaître en eux, et que, de nouveau, par ce jeune couple, l'histoire des aïeux allait se renouveler...

Vincent Van Gogh (1853-1890), *Paysage de Saint-Rémy* (1889)
Ny Carlsberg Glyptotek, Copenhague, Danemark

Je sais une maisonnette, là-bas, sur la colline... D'abord, ils vécurent chez son père à lui. Mais il s'était dit qu'il aurait une maison et une terre. Il s'empara d'un morceau de forêt, en abattit les grands arbres, fit brûler ce qui restait de troncs et de branches, enleva les souches, laboura avec peine ce sol nu et sema à larges mains, la joie au cœur. Que de travail et de patience ! Cependant, d'une année à l'autre, le domaine s'élargissait. Ici un peu de seigle, là un peu de blé, plus loin un peu d'avoine. Enfin, il devenait l'habitant qu'il avait rêvé d'être. Il eut plusieurs chevaux, des vaches à lait bien en ordre, et de beaux troupeaux de moutons qui paissaient, tranquilles, dans la prairie. Et plus tard, il se bâtit cette petite maisonnette, perchée sur la montagne, au milieu de ses champs. Comme c'est joli à voir cette blanche habitation dans la lumière du matin ! On dirait la retraite d'un savant, loin du monde, ou d'un poète, près du ciel... C'est la retraite d'un colon. Mais un colon est un savant aussi et un poète... C'est un savant qui comprend le mystère sans l'approfondir, un poète qui, sans le savoir, crée la poésie et la beauté.

Je sais une maisonnette, là-bas, sur la colline... Sa lampe vigilante s'allume chaque soir. Sa lueur s'étend sur les moissons neuves, comme un phare sur la mer... Son toit fume doucement... Sa légère fumée se dresse au-dessus des peupliers et des collines parfumées. Et cette fumée blanche qui monte sans bruit et qui renaît toujours est l'image de ces humbles que nul, ici-bas, ne remarque, mais dont la trace demeure, et dont l'œuvre s'éternise...

Le soir, quand les bruits s'éteignent et que les lampes s'allument, quand les êtres mystérieux se lèvent, et que l'esprit du passé rôde sur les ailes de la nuit, à l'heure où le vol des âmes commence autour des maisons bien-aimées, je crois voir l'âme des premiers colons, les fondateurs et les martyrs, entourer, là-bas, la maisonnette sur la colline !...

La Mesure de blé

L'année était dure. La gelée avait passé, l'automne précédent, sur les récoltes ; c'était un temps de disette où la farine était rare. Les huches manquaient de pain, et bien des pauvres étaient affamés. Et voici que l'heure des semences était venue, et la plupart des habitants n'avaient pas de grain pour ensemencer.

Seul, Pierre-Jean, qui avait pu sauver une partie de sa récolte, avait encore du blé, mais sa femme, la Louise, achevait de le donner. Elle en donnait à tous ceux qui en demandaient. Qui aurait résisté à la prière de ces malheureux ? Pouvait-elle les laisser périr dans leur pauvreté ? Si Dieu nous a donné plus, c'est pour ceux qui ont moins... disait-elle, et, toujours, avec la même pensée et le même geste, lentement, gravement, statue vivante de la charité, elle versait dans le sac des pauvres une mesure de blé.

Chaque fois elle se disait : « C'est la dernière. » Mais le lendemain amenait un nouveau mendiant, plus misérable que tous les autres. Alors les larmes venaient aux yeux de la Louise. « Seigneur, il y en a donc bien de ces miséreux ! » s'écriait-elle. Elle levait les bras au ciel, posait une main sur son cœur et s'en allait vitement au fournil quérir une mesure de blé.

Gustave Courbet (1819-1877), *Les Cribleuses de blés* (1854)
Musée des beaux-arts de Nantes, France

Un matin, Pierre-Jean lui dit : « Il reste du grain juste pour notre semence ; il ne faut pas y toucher, tu m'entends, femme ? La charité ne doit pas nous ôter le pain de la bouche... » Et la Louise promit. Le soir même, entre chien et loup, un nouveau mendiant se présenta, demandant du blé pour ensemencer. Sa figure était pâle et maigre, ses joues étaient creuses. Les privations de toutes sortes se voyaient en lui ; il était effrayant comme un spectre. Pourtant, on le connaissait pour un bon travaillant. Mais quand le malheur s'acharne... sait-on jamais ce qui nous attend ? Il est de ces forces qui sont au-dessus de nous... « Nous avons juste de quoi nous nourrir d'ici la récolte, dit-il. Après, que deviendrons-nous ? Si vous ne vous laissez toucher, nous mourrons avant l'hiver, et mes enfants me maudiront dans leur agonie. Ils croiront peut-être que j'étais lâche, que j'aurais pu les nourrir mieux... Oh ! ce serait trop dur !... Donnez pour eux, au moins... Si vous voyiez les pauvres visages amincis, et ces petites mains qui se tendent !... Mais il faut les priver pour que la ration dure... Si vous saviez ! Si vous saviez ! » Ses mains décharnées frémissaient, et sa voix semblait venir du fond de ses entrailles... La Louise sentit un grand déchirement se faire en elle. Elle se rappela qu'elle n'avait plus de grain à donner, qu'elle ne pouvait plus écouter son cœur... Comment refuser ? « Que faire, mon Dieu, que faire ! » s'écria-t-elle. Mais, cette fois encore, la divine pitié l'emporta. Se dérobant comme une voleuse, elle courut au fournil, s'assura que son mari ne la vit pas, et, rapidement, avec des mains nerveuses et des yeux brillants, elle versa dans le sac du pauvre une mesure de blé...

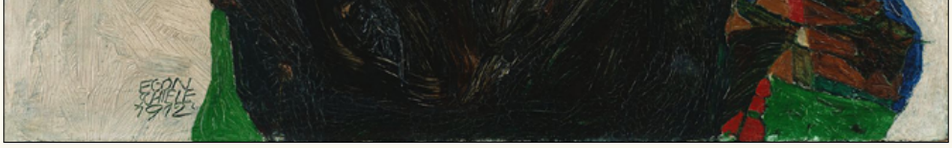
Le lendemain, au petit jour, Pierre-Jean se disposa à semer. Il partit pour les champs. La Louise le suivait, et tremblait de tous ses membres... Quelle allait être la conséquence de sa charité coupable ? Le maître offensé allait-il lui en tenir compte, et son amour en serait-il diminué ? Sûrement, elle n'avait pas réfléchi en donnant cette mesure de blé. Par sa désobéissance, voilà que la semence allait être incomplète, et que, peut-être, un de leurs plus beaux champs demeurerait stérile... Elle revit le paysan maigre et blême, sa main tendue au nom de ses chers petits qui devaient mourir de faim... Puis elle réentendit les paroles formelles de son compagnon : « Il reste du grain juste pour notre semence ; il ne faut pas y toucher, tu m'entends, femme ? » Et, prise d'un grand effroi, elle se remit à trembler...

Les sillons s'ouvraient, un à un, sous la charrue que tiraient les bœufs. Le soleil brillait sur les champs, et déjà Pierre-Jean songeait aux belles moissons qui remplissent les charrettes et les granges... Et les sillons s'ouvraient... Quand ils furent prêts à recevoir la graine, Pierre-Jean vint pour charger le sac de grain sur ses épaules, mais il était si pesant qu'il ne put le soulever. « Tiens, comme je suis faible à matin ! » fit-il, en riant. Le saisissant de nouveau, il voulut le mettre sur ses épaules, mais il vit de nouveau le sac lui échapper... Alors, aidé de Louise, dont le visage resplendissait, il l'ouvrit... Ô surprise ! Le sac était comble d'une mesure de blé !...

Lucie l'aveugle

Elle était aveugle de naissance. Elle se nommait Lucie. Ses parents étaient de ces habitants de vieille souche, fervents dans l'âme, qui continuent sur la terre nouvelle, les saintes croyances des ancêtres. Sa mère avait cette bonté qui rayonne, cette intelligence qui réjouit, cette grandeur d'âme et cette noblesse de caractère qu'ont nos mères chrétiennes. C'est elle qui, à force de patience et de douceur, avait appris à la petite Lucie ses prières et le catéchisme, si bien que, conduite par une de ses petites sœurs elle avait fait, comme les autres enfants de son âge, sa première communion.

À mesure que l'âme de son enfant s'ouvrait aux conceptions de la vie, sa mère lui apprenait à se résigner, en faisant entrer dans sa nuit le clair rayonnement de la foi. Pour atténuer sa détresse, de peur qu'elle eût trop de regrets de ne pas voir la terre, elle lui parlait souvent du ciel. « Chère enfant, lui disait-elle, ne te désole pas, ne murmure pas ! Si tu pouvais voir les choses de ce monde, peut-être deviendrais-tu une fille frivole, livrée aux vanités terrestres. Quand l'œil du corps s'éteint, l'œil de l'esprit s'allume. Et par les yeux de l'âme on voit plus loin et plus haut... Pense au ciel. Les beautés de la terre ne sont rien auprès des beautés du ciel »... Et, doucement, l'aveugle se résignait. Un monde mystérieux se levait en elle, le monde des merveilles éternelles promises à ceux qui espèrent et qui aiment. Et l'aveugle, comme une visionnaire mystique, vivait d'une vie intérieure et secrète. Sa bouche ne connaissait pas les paroles amères, car son âme était pétrie d'amour...



Egon Shiele (1890-1918), *Wally Neuzil* (1912)
Léopold Museum, Vienne, Autriche

Lucie venait d'atteindre sa dix-huitième année quand sa mère décida de l'emmener à Sainte-Anne-de-Beaupré. Cette année-là les miracles se multipliaient dans l'église de la grande thaumaturge, et le nom de la bonne sainte Anne était sur toutes les lèvres. Lucie s'y rendit, conduite par sa mère. Agenouillée au pied de l'autel, transportée de foi et d'amour, elle fit à sainte Anne cette prière : « Grande sainte, vous dont l'âme est pleine de pitié, et dont les mains sont pleines de grâces, grande sainte, retirez-moi de mes ténèbres ! Faites que ce voile tombe de mes yeux, et que la nuit fasse place au jour ! Accordez-moi le don de la lumière ! Faites que je voie la clarté du jour, l'herbe des champs, la verdure des bois, les cierges de votre autel et les fleurs de votre église ! Laissez-moi contempler votre image, afin qu'elle se grave dans ma mémoire, et que je conserve à jamais vos bienfaits dans ma pensée !... Accordez-moi de voir la maison où je suis née, la terre qui me nourrit, et le doux visage de ma mère !... Grande sainte, retirez-moi de mes ténèbres ! »...

À genoux, les mains jointes, Lucie ressemblait à une illuminée. Et, durant la messe, pendant l'offertoire, ses yeux s'ouvrirent... La lumière étala devant elle son magique enchantement. Les rayons du soleil qui tombaient des vitraux se jouaient à ses pieds, les cierges brûlaient parmi les fleurs, et l'aveugle, ravie, ne cessait de dire : « Que c'est beau, mon Dieu, que c'est beau ! »... Des cris de joie s'échappèrent de ses lèvres, et ses regards pleins d'une ivresse infinie se fixaient obstinément sur l'autel de la grande Sainte...

Mais voici qu'une pensée du ciel lui vint. Elle trembla dans la crainte que sa joie fut une joie trop terrestre, une joie fatale, et, joignant de nouveau les mains, elle dit à la bonne sainte Anne : « Grande sainte, si le don que vous m'avez fait doit me conduire au péché, si ma vue doit me perdre, si je puis tomber en enfer à cause d'elle, grande sainte, laissez-moi dans mes ténèbres. Retirez-moi le don de la lumière... Que je ne voie jamais la clarté du jour, l'herbe des champs, la verdure des bois, les cierges de votre autel, et les fleurs de votre église. Ne me permettez pas de contempler votre image, de voir la maison où je suis née, la terre qui me nourrit, et le bon, le doux visage de ma mère... Grande sainte, si ma vue doit me perdre, laissez-moi dans mes ténèbres !... »

Puis elle se tut, immobile. Une sueur froide coulait sur son front ; la pâleur des morts recouvrait son visage. Alors, de nouveau sa vue s'obscurcit. Un voile noir s'étendit devant elle, et elle retomba dans la nuit.

Vaisseau fantôme

Le navire était noir et la voile était blanche... Déjà plusieurs affirmaient l'avoir vu, par les soirs brumeux, au large des îles grises et désertes. C'était un vaisseau mystérieux monté par un équipage invisible. Nul bruit, nulle voix. Il allait comme vont les papillons, mais il ne s'arrêtait jamais et les voiles semblaient se mouvoir d'elles-mêmes. Leur légère ombre blanche qui flottait sur l'eau calme était dans le mirage lointain comme l'aile d'un oiseau divin perdu sur les mers humaines. Quelquefois, par ces soirs roses et paisibles, où la respiration du ciel est comme haletante, on croyait entendre de ses bords un chant de femme doux et plaintif que l'écho prolongeait au loin, et que les divinités de la nuit semblaient écouter.

Le navire était noir et la voile était blanche... Or, un soir, le beau capitaine qui revenait des mers, dit avoir vu le bateau mystérieux. « Je l'ai vu venir, voiles hautes, dit-il, droit et fier comme un monarque, et faisant sur la vague profonde un sillage de lumière. Le soleil venait de s'éteindre tout à fait. Les étoiles commençaient à poindre une à une, ainsi que des clous d'or au plafond bleu du ciel. Un brouillard léger flottait à l'horizon et le vent était doux et caressant. J'avais doublé le cap de l'île silencieuse et je dirigeais ma course vers le large, quand je vis passer près de moi le vaisseau fantôme, soulevant avec sa proue gigantesque une écume vivante comme une mer de feu. Oh ! quel émoi me saisit alors ! Comment mes lèvres pourront-elles dire ce que j'ai vu ? Quel charme pour mes yeux, quelle ivresse pour mon cœur ! J'aperçus, vêtue de blanc, tenant la roue, et les cheveux dans le vent, calme, belle comme une déesse, j'aperçus ma bien-aimée, celle que la mort m'a prise, il y a dix ans. Fou de joie, les bras ouverts, je voulus m'élancer pour la saisir, mais soudain, dans l'ombre d'une nuit profonde, le vaisseau mystérieux s'était effacé. Ô vision des visions ! Qu'es-tu donc devenu, divin bateau qui t'en vas emportant ma bien-aimée ? »

William Turner (1775-1851), *Tempête en mer* (1842),
The Tate Gallery, Londres, Angleterre

Le navire était noir et la voile était blanche... Le capitaine n'a plus revu jamais le vaisseau noir aux blanches voiles. C'est en vain que ses yeux rêveurs cherchent la douce vision. L'horizon reste morne et la nuit reste noire. C'est en vain que le soir à l'heure où les astres d'or s'allument au fond du ciel silencieux, c'est en vain que sur la barque grise à demi désemparée il erre jusqu'au matin, scrutant l'infini de la mer profonde, le vaisseau ne reparaît plus. Des larmes brûlantes tombent alors de ses yeux, et, la mort dans l'âme, il s'écrie : « Je ne te reverrai donc jamais, ô fantôme adoré que je pleure ? Pourtant tu venais à moi. As-tu pleuré ? As-tu souri ? Je voyais ta taille souple se dessinant sur la nuit noire. Il m'a semblé que tu te penchais vers moi, que tu m'avais reconnu, que ton âme tressaillait à l'approche de mon âme, et que ta lèvre disait : viens ! Mais quand j'ouvris les bras, tu n'étais plus là. Je t'appellerai jusqu'à la fin de mes jours, jusqu'à ce que mes yeux se soient séchés et que ma bouche soit morte. Car, comme la soif de beauté met dans l'âme de l'artiste son éternel désir des sommets, de même la soif d'amour met dans mon âme l'éternel désir de te voir »...

Ainsi parlait le beau capitaine pleurant sa bien-aimée.

Jamais il ne l'a revue. Mais de l'avoir aperçue, par un soir brumeux de novembre, son âme est inondée de lumière, et sa figure est celle d'un prédestiné.

Le navire était noir et la voile était blanche...

Les
Quatre récits
de Blanche Lamontagne (1889-1958)
sont des extraits de son recueil *Récits et légendes*,
paru en 1922.

ISBN : 978-2-89668-114-3
© Vertiges éditeur, 2009
– 0115 –